

1851 : Le plus vieux portrait de classe

Francine Michaud

Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, F. (1985). 1851 : Le plus vieux portrait de classe. *Cap-aux-Diamants*, 1(3), 40-41.

Badeau, saunier de son métier? Car il faut se rappeler que les Jésuites étaient propriétaires et seigneurs de grandes terres, qu'ils divisaient et concédaient aux colons venus peupler la colonie.

Après quelques transactions à Château-Richer et à Beaupré, Pierre Parent revient s'installer définitivement à Notre-Dame des Anges en 1653. Le 1er février 1654, il «convole en justes noces», Selon la coutume de Paris, avec Jeanne Badeau (Badeau-Badault), de 11 ans sa cadette. Dotée d'un tempérament énergique, elle dernière secondera son mari dans diverses transactions et le représentera même lors des procès dans lesquels il se trouve impliqué, comme boucher et commerçant de pierre.

De leur union sont nés 18 enfants: quatorze garçons et quatre filles. Parmi les descendants de cet ancêtre, des triplets: Jean, Étienne et Joseph. Après s'être installé sur son lopin de terre, le couple cherche à agrandir son domaine et, en vingt-cinq ans, il multiplie par vingt sa superficie en culture, achetant et revendant maintes fois (contrats notariés nombreux). Il divise sa terre qu'il distribue à ses enfants à leur mariage et laisse à ses héritiers un cheptel important et un domaine prospère, comme le démontre la carte de Gédéon de Catalogne en 1709.

Pierre pratique aussi le métier de boucher, métier appris dans son pays d'origine et qu'il identifiera par sa signature originale, un couperet, puisqu'il ne savait ni lire, ni écrire. Mais il savait compter! Aussi doubla-t-il son commerce par celui de la pierre calcaire.

C'est de loin ce commerce qui rendit la famille Parent illustre pendant dix générations d'artisans dans la région de Québec. Pierre Parent et Jeanne Badeau ont engendré une longue lignée de constructeurs, d'artisans-charpentiers-maçons, de commerçants dont nous pouvons encore reconnaître aujourd'hui les traces sur les édifices historiques du Québec et dans la construction maritime du roi avec les Guyon, les Dus-sault, les Derome dit Descarreaux, les Badeau et les Levitré.

France Parent-Brousseau



1851: Le plus vieux portrait de classe

L'année scolaire 1850-1851 tire à sa fin. Mais cette année, les finissants du Petit Séminaire de Québec ne quitteront pas l'institution sans immortaliser le souvenir de leur remise de diplômes. La tête haute, le regard prématurément grave, ils sont moins d'une douzaine à garder fièrement la pose. «Cinq secondes, pas plus», assure le «peintre de lumière». Prodigieux! Voilà à peine dix ans il fallait tenir quatre minutes... L'artiste, qui oeuvre aussi sous le nom de daguerréotypiste, vient de fixer sur une platine enduite d'argent l'image latente du plus vieux portrait de classe connu au Québec.

Un succès foudroyant

Inventé onze années plus tôt par le Français Louis-Jacques Mandé Daguerre, ce procédé révolutionnaire connaît un succès foudroyant

pendant près de deux décennies. Bouleversant certaines conceptions et fonctions de l'art pictural, le daguerréotype prend la relève de la tradition des miniatures peintes, très en vogue aux XVIII^e et XIX^e siècles. Mais les daguerréotypistes tombent en disgrâce et disparaissent — ou s'initient à la technique nouvelle — lorsque survient au milieu des années 1850 l'invention du collidon humide permettant l'agrandissement et la multiplication d'images. L'ère de la photographie venait de naître.

Se faire peindre par la nature pour 5 \$

Pièce doublement unique donc, ce plus ancien portrait de classe est attribué à Léon-Antoine Lemire, premier Canadien-Français à ouvrir des chambres de daguerréotypes à Québec dès 1850. À l'instar des pré-curseurs anglophones itinérants ou

Daguerréotype des finissants du Séminaire de Québec 1850-1851. Œuvre de Léon-Antoine Lemire. Musée du Séminaire de Québec. Pierre Soulard, photographe.

locaux, Lemire invite la population à venir se faire «peindre par la nature».

Le portrait n'est pas une mode particulière à la ville de Québec. Partout ailleurs à la même époque, la presque totalité des plaques relève de ce genre. Non que l'artiste ignore la beauté du pays ou les clairs-obscur de la nature morte, mais il doit vivre, du moins en partie, de son art. Le matériel, en provenance des États-Unis, s'avère onéreux, et les prix sont par conséquent élevés. Malgré une publicité vantant des prix concurrentiels (de quatre à cinq dollars pièce), le daguerréotype ne s'adresse certes pas à toutes les bourses; pour l'artisan, le souvenir d'un être cher reste un luxe qu'un salaire hebdomadaire de cinq dollars ne peut lui offrir.

De l'individu à la classe

Aussi, la clientèle que les artistes de lumière visent, et se disputent sans doute, se recrute parmi la bourgeoisie anglophone et francophone de Québec. Soucieuse de fixer sa propre image, cette clientèle d'élite cherche à immortaliser la réalité humaine en privilégiant l'individu. Portraits de l'être aimé, de couple, de famille, d'enfants, de défunts même, sont inlassablement demandés.

Né en pleine gloire du daguerréotype, le premier portrait de classe, vieux de 134 ans, se situe curieusement au carrefour de préoccupations opposées: l'identification de l'individu, et l'appartenance au groupe. Toutefois il ne s'agit plus seulement d'une classe sociale, la bourgeoisie, mais d'un groupe qui s'affirme de plus en plus dans la société: les étudiants. À l'instar du suisse ceinturé (veste portée par les élèves du Petit Séminaire), le portrait de classe se range ainsi parmi les signes d'appartenance à l'institution scolaire, et va même plus loin: il est désormais la mémoire d'individus s'identifiant à la collectivité qu'ils forment. Nous sommes en 1851. Dans quelques mois aura lieu la fondation de l'Université Laval; très tôt, la communauté étudiante se taillera une place de choix dans le quartier latin dont elle rythmera la vie pendant plus d'un siècle.

Francine Michaud

Une césarienne en 1760

Accoucher en 1985 comporte relativement peu de risques. Ainsi, seulement un accouchement sur 10 000 se termine par le décès de la mère dans les deux mois qui suivent. Toutefois, il y a deux cents ans, la situation était tout autre. De 1 à 5 pour cent des accouchements avaient une issue fatale pour la femme.

Les documents dépeignant les circonstances et les événements entourant la naissance d'un enfant sont rares pour l'époque de la Nouvelle-France. Le hasard a permis cependant de mettre la main sur un acte exceptionnel provenant du greffe du notaire Barthélemi-Joseph Richard. Ce document, en l'occurrence un état des médicaments et des soins fournis à une femme «*En mal D Enfants*», est particulièrement révélateur des pratiques de ce temps.

La scène se situe à Saint-Roches-Aulnaies en août 1760. Elle implique une accouchée, son enfant, un chirurgien, deux sages-femmes, les parents et le curé.

L'accouchée, Marie-Françoise Soucy, est une jeune femme de 27 ans. Mariée d'abord en 1752 à Joseph Thiboutot, elle se remarie le 23 avril 1759, trois mois après le décès de ce dernier, à Jean-Baptiste Ouellet, son beau-frère. Celui-ci vient également de perdre sa femme quelques mois auparavant. Les deux nouveaux époux sont, en 1759, sans enfant. Jean-Baptiste Ouellet a perdu successivement 6 enfants en bas âge tandis que Marie-Françoise Soucy n'en a eu aucun de son premier mariage. En 1760, cette dernière attend donc son premier enfant. Or, les risques sont plus élevés lorsqu'il s'agit d'un premier accouchement.

Dans le cas qui nous intéresse, la délivrance s'annonce difficile. Les deux sages-femmes ne pouvant pas «*LaCoucher*», l'on s'empresse d'aller chercher le chirurgien Pierre De Rogé.

De Rogé, un homme d'environ 40 ans, est représentatif des chirurgiens exerçant à cette époque en Nouvelle-France. Arrivé au Canada vers 1748 comme soldat, ce Breton se marie l'année suivante et s'installe à Qué-

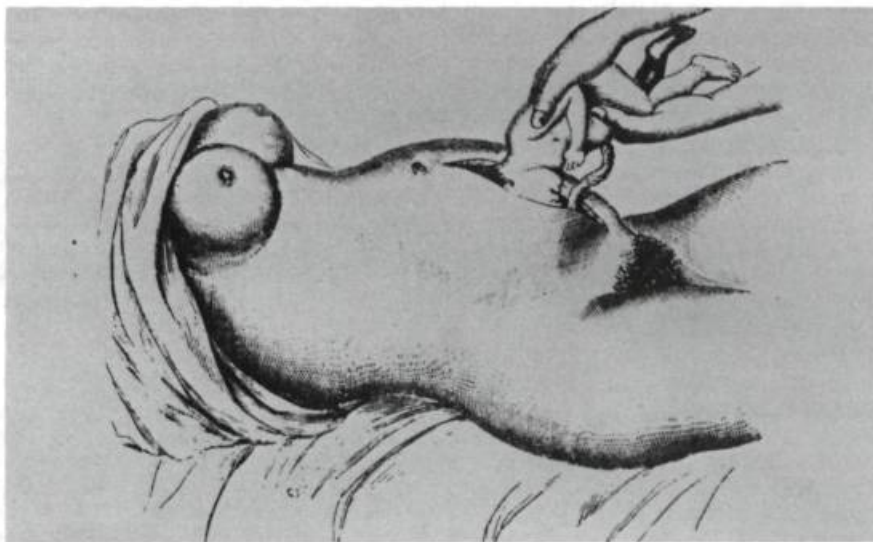


Illustration montrant l'extraction d'un enfant du sein de sa mère par césarienne. (n. datée) Tirée de la publication. Depuis que le monde est monde. p. 12.